

teur, historien, poète, et surtout défenseur ardent de la pureté classique. On raconte que tous les ans il livrait aux flammes un exemplaire de Martial; et, ce qui prouve encore mieux la sévérité de son goût, il brûla les poésies que lui-même avait composées, dans sa jeunesse, à l'imitation des silves de Stace, et il consacra la mémoire de ce sacrifice par une jolie épigramme. J'aurais dû placer à la tête de tous ces noms une femme illustre qu'Ange Politien appelait *Decus Italiae*. Cassandra Fedeli, de Venise, née vers le milieu du xv^e siècle, fit ses études à Padoue, et s'acquit une telle réputation par son savoir, par une profonde connaissance des langues anciennes, et par ses talents pour la poésie, l'éloquence et la musique, que Léon X, Louis XII, Isabelle de Castille, cherchèrent à l'attirer dans leurs États; mais, pour la retenir dans sa patrie, on lui fit épouser un médecin de Vicence, nommé Mapelli; cette femme extraordinaire, qu'on vit soutenir des exercices publics sur toutes les sciences, et même quelquefois porter la parole au nom de l'université de Padoue, chantait ses propres vers en s'accompagnant d'un instrument. Ses vers étaient en latin, il n'est pas même constaté qu'elle ait cultivé la poésie italienne; elle mourut presque centenaire en 1558.

L'Arioste, à la fin de son poème, se félicite de ce que son navire approche enfin du port. Il aperçoit la terre et reconnaît déjà sur le rivage ses protecteurs, et les beautés, ornement de la cour de Ferrare, et les hommes illustres qui ont fait la gloire de l'Italie. Parmi cette troupe savante, il nomme Véronique Gambarà, Navagier, Augustin Beazzano, Bembo, et Fracastor, tous Vénitiens, tous renommés dans la poésie latine; car les graves occupations de Bembo ne l'empêchèrent point de composer des vers que Scaliger appelait *elegantissimas obscenitates*, et Fracastor n'était pas moins grand poète qu'habile médecin.

Il est temps de parler de ceux qui se sont distingués dans la poésie italienne. Je me bornerai à indiquer les progrès qu'ils ont fait faire aux deux genres principaux, à la poésie narrative et à l'art dramatique. Les Italiens distinguent deux espèces d'épopée: l'épopée romanesque, et le poème héroïque. Les premiers essais de l'épopée romanesque furent le *Morgante maggiore*, du Florentin Louis Pulci, et le Roland amoureux, du Boyardo, de Ferrare. Quelques Vénitiens publièrent, bientôt après, des imitations plus ou moins heureuses de ces deux ouvrages, effacées, comme eux, par celui de l'immortel Arioste, qui est devenu le modèle du genre.

Ce n'est que pour éviter de laisser une lacune dans cette partie de l'histoire littéraire, que je fais mention du continuateur du Boyardo, Nicolas Degli Agostini, qui allongea le Roland amoureux de trente-

trois chants, et à qui on reproche d'avoir nui, par cet énorme supplément, au succès de l'ouvrage de son devancier.

Un de ses compatriotes, François Ludovici, composa plusieurs poèmes, dont le moins inconnu est le Triomphe de Charlemagne, en deux cents chants. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, dans ce long roman, l'auteur s'est fait scrupule d'admettre les fictions de la féerie. Il tire tout son merveilleux de personnages allégoriques, comme l'Amour, la Vertu, la Fortune, l'Espérance, le Temps, la Nature. Le choix de ces divinités donne à son poème une teinte philosophique, qui refroidit la narration, à moins que, par un autre malheur, le poète ne devienne satirique, ou le philosophe pyrrhonien jusqu'à l'excès. Une citation suffira pour en faire juger. Renaud de Montauban pénètre au milieu des entrailles du mont Atlas, et se trouve dans le temple de la Nature: il la voit donner l'être à tout ce qui végète ou respire, et le paladin curieux fait à la déesse beaucoup de questions, dont la solution est difficile. Voici quelques traits de la réponse:

Tu vois par millions de mes puissantes mains
Sortir les végétaux, les brutes, les humains.
J'anime les ressorts de leur corps si fragile:
Je donne la pensée et des sens à l'argile.
Chacun d'eux va jouir de son être borné,
Ou languir dans les maux pour lesquels il est né,
Jusqu'au jour qui doit rendre à la masse éternelle
Leurs débris, éléments d'une race nouvelle.
Tu te plains que je fais les mortels différents:
Ceux que j'ai faits petits, vous les prenez pour grands;
Est-ce ma faute? Allez, atomes de poussière,
Il n'est grands ni petits sur votre fourmilière.
Tous, en voyant le jour, reçoivent, par mes soins,
Un peu d'intelligence, au gré de leurs besoins;
Tous ils sont satisfaits de leur part inégale.
L'homme, envers lui surtout, me croit fort libérale,
L'homme s'enorgueillit de sa faible raison.
Quant à cet autre esprit, à ce céleste don,
Que tu possèdes seul, qui seul te rend coupable,
Immortel attribut d'un être périssable,
Si tu le sens en toi, jouis de ce bienfait.
Quel est-il? d'où vient-il? L'as-tu même en effet?
Ne je demande point à l'aveugle Nature:
En sortant de mes mains, l'humaine créature
Reçoit-elle d'en-haut ce rayon précieux?
Je ne sais: libre à toi d'y croire, si tu peux (1).
Au reste, puisque ici le sort l'a fait descendre,
Il est d'autres secrets que je te puis apprendre.
Cet orgueil curieux qui t'a tant fourvoyé,

(1) Quell' altro poi ch' in voi dici immortale
Io non lo fo; se Dio lo fà, se 'l faccia,
Che cosa ella si sia non so, ne quale.
Puote esser molto ben ch' a lui ne piaccia
Far, quando i corpi io fo, qual cosa in voi
Che torni, al vostro fin, nelle sue braccia:
E questo, s' a te par, creder lo puoi. (Chant 55.)